

Commentaires de lecture du 14 mai 2019

COGNETTI Paolo, *Senza mai arrivare in cima* (Einaudi, 2018, 100 p.)

Paolo Cognetti est né le 27 janvier 1978 à Milan. Il est écrivain. À quarante ans, il décide de se rendre au Tibet. Il part avec son ami Nicolas, retrouve un groupe avec un guide, des porteurs, des mules. Il fait un voyage dans l'Himalaya sans jamais aller jusqu'au sommet.

Le livre contient 4 parties : Le long du fleuve – Sous la montagne sacrée – À travers une vallée de frontière – Dans le désert-



Il veut savoir si, dans le monde, il existe encore une montagne intacte. Il marche avec le groupe pendant 300 km, jusqu'à 5000 m d'altitude accompagné par un chien rencontré le long du chemin et muni d'un livre religieux..

Son livre est un carnet de voyage au cours duquel il apprend comment dans l'univers de la montagne, à la rencontre des habitants, devant des paysages divers et avec les amitiés du moment, au fil des jours, le corps et l'esprit se transforment. Avec le mal des montagnes, le dialogue avec le chien, un camp chaque soir et de bons compagnons de voyage, il est à la recherche de son propre chemin.

Le vocabulaire est très riche , très détaillé mais l'histoire est un peu monotone.

Colette DOMERGUE

DE CARLO Andrea, *Una di luna* (La nave di Teseo, 2018, 260 p.)

Résumé :

Un père et sa fille quittent Venise pour un voyage en train jusqu'à Milan. Le père, cuisinier spécialiste de la haute gastronomie traditionnelle est l'invité vedette dans une émission de télévision. Il est âgé de 85 ans, ruiné, égocentrique et très attaché aux traditions. Elle, propriétaire d'un petit restaurant, espère, à travers ce voyage, susciter l'intérêt et attirer la reconnaissance de son père.

L'émission de télévision est en fait une critique de notre société, superficielle, pleine de trivialités, tournée vers l'exposition permanente et aux seules finalités commerciales : placer les produits culinaires des sponsors de l'émission ! A l'opposé des valeurs du père.

Parallèlement, sa fille vit une relation de couple, morne et triste, jusqu'à la rencontre d'un illusionniste français (!).

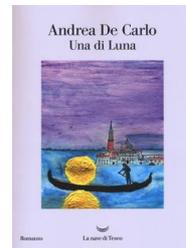
Commentaires :

- Vocabulaire culinaire d'une richesse et d'une expressivité extrêmes.
- Descriptions très détaillées.
- Jeux de mots sur : être dans la lune (la mère), à propos de la face lunaire des personnages et des situations, description de Venise éclairée par la lune.

L'auteur :

Andrea de Carlo, est écrivain, réalisateur, scénariste, et musicien.

- Né le 11 décembre 1952 à Milan
- Cinéaste : Assistant de Fellini – Réalisateur : Treno di panna - Le facce di Fellini
- Livres : Treno di panna (1981) - - Mare delle verità (2006) – Una di Luna (2018)



Micheline DROUET

FRUTTERO et LUCENTINI, *Il cretino è per sempre* (Mondadori, 2018, 320 p.)



On ne présente plus ce duo d'auteurs italiens qui se sont illustrés dans le roman policier, la science fiction, le journalisme et qui nous offre dans cet ouvrage un portrait décapant et multiforme du crétin italien que le temps n'entame pas et qui est encore d'une terrifiante modernité ! Si l'on voulait toutefois en savoir plus sur chacun d'eux il suffirait de se rapporter aux deux textes qui clôturent le livre : deux biographies en miroir, *Il mio socio Fruttero*, *Il mio socio Lucentini* où l'un et l'autre manient intelligence, humour, et dérision sans toutefois – disent-ils – réussir à dépeindre leur alter ego qu'ils ne connaissent pas au fond.

Ce *Viaggio d'autore nell'Italia che non cambia mai* – c'est le sous-titre de l'ouvrage – est un recueil d'articles, parus dès 1972 (date de publication de *La donna della domenica*). Il recouvre 30 ans de vie italienne mais reste d'une étonnante actualité quand il brocarde le tourisme de masse, la société de consommation, la foule ou qu'il débuse la bêtise, l'impudeur, la propension à chercher des coupables sans jamais se sentir responsable.

Ces articles sont regroupés en douze thèmes qui offrent un large échantillonnage de cette bêtise qui déjà faisait suffoquer Flaubert. Une bêtise universelle peut-être mais fortement teintée d'italianité. Et, fort judicieusement, le livre s'ouvre sur un mode d'emploi de l'Italie à destination du lecteur et touriste allemand ! Mais dans une Italie submergée par le chaos, un mode d'emploi s'avère inutile. Le seul conseil à donner est alors... de ne pas venir en Italie!

On le voit, Fruttero e Lucentini manient avec brio l'humour, le sarcasme, l'antiphrase, le pastiche. Ils forcent le trait pour pourchasser une vérité pourtant évidente mais jamais reconnue car le crétin est toujours l'autre. Celui qui outrage votre ego, qui ne vous assiste pas assez, qui vous fait du tort et qui ne vous prémunit même pas contre la mort !

Fruttero e Lucentini croquent et caricaturent à tout va pour le plus grand plaisir du lecteur. Ils sont drôles et décapants, lucides bien sûr, car leur combat est sans espoir : le crétin est indestructible. Comme le dit Michele Serra, dans une préface remarquable : « Fruttero e Lucentini ? Ah, si : divertenti. » « Divertenti, certo. Ma micidiali. »

Louissette CLERC

GIORDANO Paolo, *La solitudine dei numeri primi* (Mondadori, 2008, 300p., trad. Nathalie Bauer au Seuil, 2009 : *La solitude des nombres premiers*)



C'est la rencontre de deux adolescents solitaires. Alice, encore enfant, a eu un accident de ski qui l'a rendue boiteuse pour la vie. Cette difformité l'isole de ses camarades et elle développe une sévère anorexie. Mattia, encore très jeune lui aussi, a été responsable de la disparition de sa sœur jumelle handicapée. Marqué par ce drame, il s'inflige des mutilations et se tient volontairement à l'écart de tous par un mutisme presque total. Il ne vit que pour les chiffres et les mathématiques, pour lesquels il a un don exceptionnel.

Les nombres premiers représentent une petite catégorie de l'ensemble des nombres, leur particularité est de n'être divisibles que par un et par eux-mêmes. Mais il en est des plus rares, les nombres premiers jumeaux. Ils sont voisins, mais tout de même séparés l'un de l'autre par un nombre, un seul : par exemple 11 et 13, puis 17 et 19, puis 41 et 43, et ainsi de suite. On les trouve de plus en plus espacés à mesure que l'on progresse dans la série infinie des nombres premiers.

Ainsi sont Alice et Mattia, deux êtres isolés et perdus dans le monde des humains, instinctivement attirés l'un vers l'autre, mais insuffisamment pour pouvoir partager une véritable intimité. Ils se rapprochent puis s'éloignent, se retrouvent puis ne se donnent plus signe de vie.

Ce premier roman de Paolo Giordano lui a valu d'être, à 26 ans, le plus jeune écrivain de tous les temps à obtenir le prix Strega. Le livre a été édité en Italie à plus de deux millions d'exemplaires, il a été traduit et publié dans pratiquement tous les pays européens. Il a également été porté au cinéma en 2010. Malgré ce succès, les critiques de lecteurs qu'on peut lire sur des sites littéraires sont très partagées. C'est aussi le cas en ce qui me concerne.

J'ai trouvé le récit un peu froid, clinique, insuffisamment riche sur le plan émotionnel. Est-ce dû au cursus universitaire de l'auteur, chercheur en physique des particules ? En revanche, c'est peut-être à sa culture scientifique qu'on doit le grand soin porté à la construction du récit. Au début, on est tenu en haleine par ce qu'il pourrait advenir à Alice et Mattia. Mais peu à peu on s'exaspère qu'ils se complaisent chacun dans son propre mal de vivre, qu'ils n'en finissent pas de se regarder le nombril au lieu d'essayer de se créer un avenir ensemble.

Si la fin du livre consacré à leurs premières années d'adulte s'étire en longueur, les deux cent premières pages - le drame initial de chacun, leur rencontre à l'adolescence, le développement de leur amitié - sont très prenantes.

Les paragraphes descriptifs sont au passé simple ou à l'imparfait, avec peu de subordonnées, ils sont entrecoupés de dialogues courts en discours direct. L'écriture de Giordano est dépouillée et facile à lire, sa relative froideur est en phase avec le peu de chaleur humaine que dégagent les deux protagonistes.

François GENT

JOUVEN Giusi Sapienza, *I segreti di Giacinta* (Akkuaria, 2016, 170 p.)

Chiara, jeune sicilienne de douze ans, observe avec passion la société de son île en pleine mutation : son père est juge au tribunal de Catane, sa mère est une artiste, mais elle est aussi très heureuse d'aller chez son grand-père, avocat mais avant tout *padrone* de la grande propriété "La Zagara". Elle y partage la vie d'un véritable microcosme constitué de tous les paysans et employés qui y vivent selon l'ordre ancestral sicilien. Le personnage de Nunzia, la fidèle servante, incarne le bon sens populaire et le dévouement. Elle est même ici la main du destin pour Giacinta, puisque c'est elle qui fait embaucher le bel Antonio Bonfiglio dont la jeune femme tombe éperdument amoureuse.



Giacinta, la grande amie de Chiara de dix ans son aînée, appartient elle aussi à cette société traditionnelle. Ainsi a-t-elle été rapidement mariée à un homme beaucoup plus âgé qu'elle dont elle est veuve. C'est elle qui est le chaînon du changement social lorsqu'elle rompt le serment de fidélité imposé par son mari défunt et choisit sa vie en fuyant la Sicile.

Chiara s'efforce d'aider son amie, mais elle s'aperçoit vite que le monde des adultes est beaucoup plus régi par les lois de l'intérêt matériel que par celles de l'intérêt humain. Cependant, emportée par sa jeunesse et même si elle a conscience de l'incertitude de l'avenir, elle voit la vie s'ouvrir à elle, la vie qui lui offre la mue, les copains, un premier flirt, peut-être pour elle aussi une passion à vivre. Pleine d'espoir, elle pense : « *mi piacerebbe più di tutto non somigliare a nessuno ma essere semplicemente CHIARA e fare qualcosa d'importante. Ci riuscirò ?* ». Bonne chance, Chiara !

Anny BARROIS

MACCHIARELLI Lorianò, *Sui colli all'alba* (1976, Einaudi 2005, 230 p.)

Trois policiers occupent la voiture 28, « Sarti Antonio sergente, Felice Cantoni, agente *e il sottoscritto, nullatenente* ». Dès lors le ton est donné puisque c'est ce dernier qui raconte la double enquête sur un, puis plusieurs meurtres, et un enlèvement contre rançon, menée par le protagoniste favori de Macchiarelli, Sarti Antonio. Et le regard du *nullatenente* est particulièrement apte à suivre



avec précision et une certaine ironie les vicissitudes de l'enquête : fausses pistes, frictions avec des supérieurs d'autant plus exigeants qu'ils sont inefficaces, voire incapables.

L'enquête se double d'une analyse grinçante de la société des riches italiens. En effet, Sarti Antonio, l'amateur impitoyable et même maniaque d'excellent café, pénètre dans l'intimité du richissime Costantino De' Chiari, « il ré del caffè solubile all'istante ». Dans cette situation déjà propice aux observations critiques, le malheureux enquêteur n'est pas au bout de ses découvertes navrantes. Il doit évoluer dans un milieu où chacun est au-dessus de toute loi, sociale ou morale, où les seules préoccupations sont l'argent et le pouvoir sans bornes que l'on exerce sur son prochain pour assouvir sa propre jouissance matérielle. Dans ce contexte, même l'aboutissement de l'enquête demeure frustrant. Et le regard lucide et caustique du *sottoscritto* ajoute encore au roman sa touche d'ironie pessimiste.

Autant qu'une ambiance de roman noir, *Sui Colli all'alba* offre une peinture sociale bien dans le ton de la comédie grinçante à l'italienne.

Anny BARROIS

MAZZUCCO Melania G. *La longue attente de l'ange* (Flammarion, 2013, 450 p. trad. Dominique Vittoz, titre it. *La lunga attesa dell'angelo*, Rizzoli, 2008)

Un mot sur la traductrice, arlésienne, qui a beaucoup collaboré avec Andrea Camilleri et qui dit : « *Traduire, c'est habiter les mots en locataire : on n'est pas chez soi. Et pourtant, on est domicilié là. Certes, on savoure l'aise de ces quatre murs, mais on la sait précaire, tributaire d'autrui. [...] On n'est malgré tout que de passage* »

Melania G. Mazzucco est une écrivaine romaine, née en 1966, auteure de plusieurs romans, récompensée par le prix Strega en 2003 pour « Vita », spécialiste du Tintoret, dont elle écrit la biographie en 2009. Elle a également beaucoup renseigné l'exposition dédiée au peintre, en 2012 à Rome.



Ce roman, construit en quinze chapitres, est une supplique, l'ultime que Jacomo Tintoretto adresse à Dieu, se sentant décliner, les quinze derniers jours avant sa mort. Chacun des chapitres est le morceau du puzzle de la vie de l'artiste. Le livre, écrit à la première personne, est dépourvu de chronologie, ce qui peut paraître déroutant. L'auteure nous distille des bribes de l'histoire du Tintoret, il faut attendre la fin pour tout comprendre, mais elle le fait si habilement que le lecteur est tenu en haleine. Tintoret, vieillard tourmenté, fait, le long de ces quinze chapitres, le bilan de son existence en tant qu'artiste, mais aussi en tant que père et mari. Pour gagner la reconnaissance et l'aisance sociale, il a dû déjouer les rivalités et travailler avec acharnement, au détriment de sa famille. « Je n'étais pas là, je m'étais absenté de ma vie » explique-t-il au créateur.

Il raconte aussi et surtout son amour fusionnel (aux relents incestueux), avec sa fille Marietta, fille illégitime qu'il a eue avec une allemande peu avant son mariage. Marietta, qu'il va travestir en garçon jusqu'à son adolescence, pour qu'elle puisse le suivre partout. Marietta à qui il transmettra son art, qui deviendra peintre, elle aussi sous le nom de la Tintoretta, mais dont l'œuvre restera méconnue pour la postérité, car assimilée à celle de son père. « Seigneur, dit-il, j'ai partagé avec Marietta, une impardonnable béatitude ». Marietta, « son étincelle », la préférée (il aura sept autres enfants avec son épouse), alors qu'il aura des relations quasi inexistantes, voire tendues avec ses fils et qu'il obligera ses autres filles à entrer au couvent, sans doute pour absoudre ses péchés. Marietta, son ange, celui qui est suspendu dans son atelier et que Marietta remplacera le temps d'une punition. Les anges « que je vois tous les jours, mais qui ne viennent pas pour me sauver ». Le titre de *La longue attente de l'ange* rassemble les deux faces du mot attente : l'ange Marietta qui, toute sa vie, espérera son père, ou Tintoret qui attendra Marietta alors qu'elle a disparu ? Le roman est traversé par la douleur

d'un père. Dès le début, le lecteur sait que Marietta est morte, mais on ne sait pas comment, quand et pourquoi.

Au-delà de l'histoire, cet ouvrage est une magnifique fresque de la Sérénissime à la fin du seizième siècle. Il nous décrit non seulement la création artistique avec les deux grands maîtres de l'époque, Le Titien et Le Tintoret, la croyance religieuse, l'éducation des enfants, le statut de la femme à la Renaissance, mais aussi les pages historiques, glorieuses (la bataille de Lépante, 1571) ou sombres (la grande peste de 1576, l'incendie du Palais des Doges en 1577). L'auteure parvient même à restituer les couleurs, les odeurs, les bruits et la musique de Venise. Un roman flamboyant !

Marie SALADIN

MOLITERNI Roberto, *La casa di cartone* (Quodlibet, 2018, 150 p.)

Chaque couple serait-il convaincu d'être unique ? Roberto Moliterni dans son roman *La maison de carton* s'applique à saper cette conviction.

Son couple "témoin", anonyme donc universel, prend contact sur facebook, échange longuement de façon virtuelle avant la rencontre réelle, avant les rapprochements physiques et enfin la cohabitation. Bien sûr il existe des variantes possibles : par exemple le lieu de la première rencontre, le choix de la ville ou du pays où ils partiront plus tard en vacances... mais la ligne directrice est la même pour tous.



On pourrait croire que les objets acquis en commun sont particuliers à chaque jeune ménage : cependant ils sont achetés chez IKEA, temple de l'ameublement moderne, léger et bon marché ; ces objets ont tous la même facture impersonnelle. Chaque chapitre a pour titre un de ces objets dont l'importance va tout d'abord crescendo. Dans le magasin, des fragments de maisons virtuelles sont exposés à la convoitise des jeunes couples, entretiennent une forme de dépendance, peut-être le besoin d'un objectif qui sert à masquer ce qui ne va pas. Cette envie d'aller acquérir d'autres objets va d'ailleurs progressivement s'éteindre avec le désir de vivre l'un avec l'autre. Il sera alors plus facile, moins culpabilisant de se séparer d'objets peu coûteux au terme d'une relation. Les meubles IKEA ne sont-ils pas interchangeables à l'image de ces amours marqués du sceau de la virtualité ?

Les couples sont exposés à un désir frénétique de consommation, à un besoin permanent de changement : désir de vivre plusieurs existences en une seule vie, selon le narrateur. Mais l'échec est presque toujours au rendez-vous : la fragilité de ces tentatives est à l'image du mobilier IKEA qui craque et (outrance de l'écrivain ?) finit par s'effondrer.

Le constat pessimiste, voire angoissant, est allégé par l'ironie et l'humour qui se déploient en permanence dans ce roman à la lecture facile et agréable.

Danielle FUSTÉ

STUPARICH Giani (1891, Trieste - 1961, Rome), *L'année 15, journal de guerre* (Verdier, 2019, 190 p. trad. Carole Walter, titre it. *Un anno di scuola, guerra del '15, Treves, 1931*)

Giani Stuparich est baptisé "écrivain de frontière" par la critique parce que riche de multiples apports : une mère juive, un père istrien d'origine slave et autrichienne. Il faudrait ajouter "écrivain de famille", comme on dit médecin de famille, tant apparaît constamment dans son œuvre son amour passionné pour les siens.

Le lecteur ne peut qu'en être frappé dans ce *Journal de guerre*, publié tel quel en 1930, quinze ans



après l'évènement, qu'il présente comme « un document psychologique et personnel sur ces premiers mois de la guerre ». Il se veut simple témoin et non pas historien de ces deux mois de guerre, qu'il raconte jour après jour.

Du 2 juin 1915 après-midi, au départ de la gare de Portonaccio de Rome, jusqu'au 8 août 1915 à Udine, villa Vicentina, nous suivons dans le détail la vie quotidienne de cet engagé volontaire enthousiaste de 24 ans, déserteur aux yeux des Autrichiens comme son jeune frère Carlo puisque triestins, intégrés chaleureusement dans la section surnuméraire. Cet intellectuel triestin qui écrivait dans la revue irrédentiste florentine *La Voce*, que les deux frères continuent à lire avec passion sur le front, découvre le vrai visage de la guerre : épuisement physique, violence meurtrière, carnages inutiles, inconscience coupable du haut commandement, mais aussi solidarité entre combattants de tous grades, bonheurs des partages. Il trace des portraits très vivants de ses compagnons d'armes, simples soldats ou officiers, et célèbre la beauté de la nature italienne, même au milieu du désastre. Avec tout au long l'inquiétude pour son cadet qui l'a suivi et pour les leurs, restés à Trieste, et le désir douloureux de les retrouver .

Lorsque le journal s'arrête sur une pause hors-temps et que cet accueil affectueux d'amis de leur famille est déchiré de nostalgie pour les deux frères loin des leurs, on pourrait pressentir la suite tragique : le suicide de Carlo refusant de se rendre aux Autrichiens, le salut de Giani arrêté mais sauvé par une fausse identité.

Giani avait publié dès 1925, cinq ans avant la sortie de ce journal, un hommage poignant à Carlo : *Colloqui con mio fratello* (Conversations avec mon frère).

Lors de la Seconde Guerre mondiale, seconde épreuve : Giani Stuparich est arrêté en 1944 comme résistant avec Elody Oblath, son épouse juive, ils seront libérés par l'intervention de l'évêque de Trieste.

Pour les italianisants la langue est cette prose d'art prônée par la revue florentine *Soleria*, sans traits régionaux, sans doute bien rendue dans la traduction, un texte simple et sensible.

Ah Dieu que la guerre est jolie !

Nicole ZUCCA